

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le dîner

Naïm Kattan

Volume 18, Number 2 (104), March–April 1976

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30934ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kattan, N. (1976). Le dîner. *Liberté*, 18(2), 56–62.

Le dîner

Avec les années la routine était devenue un rituel. Benoit se présentait à la réception, demandait une chambre au cinquième ou sixième étage donnant sur le canal. Comme d'habitude il arriva en fin d'après-midi, réclama sa chambre, ouvrit les tiroirs et les referma, sortit son maillot de bain de sa valise et se rendit à la piscine. Deux autres nageurs faisaient imperturbablement leurs longueurs. « Je vais me joindre à la patrouille » se dit-il en souriant et il se mit résolument à la tâche. Dix, quinze, vingt longueurs. Suffit pour aujourd'hui. Il prit sa douche, monta dans sa chambre. Il s'allongea sur le lit. C'est à des moments précis comme celui-là qu'il souhaitait qu'une femme fût à ses côtés, le suivît, partageât son bien-être.

Assoupi, il quitta le lit en souriant. Il n'allait pas dormir. Il se rase, se peignit, se rhabilla. Il téléphona au service de chambre, commanda un double scotch.

Il y a quelques années encore il apportait toujours une bouteille dans sa valise. Cela coûtait moins cher. Souvenirs

de ses années de lutte et d'ascension. Désormais il ne se privait d'aucun des menus luxes qui « rendent la vie moins amère » se disait-il en souriant. Il feuilleta le journal, l'abandonna sur le lit et écouta nonchalamment les nouvelles à la télévision. Quand il termina son verre, il décrocha le téléphone. Allait-il en commander un autre ? Il déposa l'écouteur. Mieux vaut prendre du vin avec son repas. Alors qu'il s'apprêtait à se lever, pour se rendre au restaurant, le téléphone sonna.

— Oui, c'est Benoit. Tu as bien deviné Pierre. Je suis au Château Laurier comme tu vois. Après dîner ? Non. Tu es gentil. Je dois voir quelqu'un. Non ce n'est pas cela, j'aimerais me coucher tôt. Nous aurons une dure journée demain. C'est cela. Nous nous verrons au bureau du sous-ministre à dix heures. Merci. Tu es gentil, Pierre. A demain.

Il y a un an encore il aurait accueilli l'invitation avec un certain plaisir. Il connaissait Pierre depuis vingt-cinq ans. Ils ont fait leur droit ensemble, là, à Ottawa. Benoit est rentré à Montréal, gravit tous les échelons de la carrière.

Il se leva, se regarda dans le miroir. Oui, il a réussi. Il a encore ses cheveux, grisonnants sur les côtés. Il a cependant sa taille de jeune homme. « Je n'ai pas de femme pour me gâter, alors je mange toujours frugalement », avait-il l'habitude de dire aux femmes qui admiraient son maintien de sportif.

Il trouvait Pierre ennuyeux. Sa femme était encore pire. Elle possédait une qualité incomparable ; elle est discrète, effacée. Elle leur aurait servi le café et se serait excusée au bout d'un quart d'heure. Pierre aurait sorti sa bouteille de cognac. Il en était toujours fier. Ils auraient passé la soirée à préparer la journée de demain. Pierre était un excellent juriste et Benoit ne se lassait jamais de débattre avec lui une cause, un point... Ils ont travaillé ensemble fréquemment, par intermittence. Il se rendait à Ottawa avec plaisir songeant à la longue soirée qu'il allait passer avec Pierre. Les premières années ils poursuivaient leurs débats juridiques et y retrouvaient l'appétit, la passion de leurs années d'études. D'année en année l'énergie qu'ils y mettaient s'affaiblissait. Leurs entretiens perdaient en spontanéité. Le cœur n'y était

plus, mais ils avaient le même plaisir de se retrouver, d'être ensemble et les subtilités de la loi ne leur servaient plus que de prétexte.

Ce soir Benoit n'avait pas envie de revoir Pierre. Il imaginait leurs débats et ils lui apparaissaient comme une corvée.

Il se rendit à l'ascenseur. Une jeune femme attendait. Décolletée, parfumée. Benoit lui sourit, automatiquement. Elle se détourna, ignora son regard. Il entendit les pas feutrés d'un homme, venu la rejoindre, lui caressant les épaules nues. « Quelle imprudence », se dit Benoit. « Il aurait pu me casser la figure. Heureusement que je n'ai pas poussé plus loin mes avances. » Dans l'ascenseur il la regarda de biais. Ses yeux enjoués se fixaient sur lui. « Elle n'est même pas belle. » En quittant l'ascenseur il se rendit au bureau de tabac de l'hôtel, s'attarda devant les journaux. Dans l'angoisse et la panique il fut subitement saisi d'une réalité qu'inconsciemment il ignorait : il allait passer la soirée seul. A Montréal, il en avait l'habitude. Tout y était organisé en conséquence, mais ici, à l'hôtel, il se sentait démuni, léger, sans pesanteur. Sa décision fut prise : il ne dînera pas à l'Auberge ce soir, ce restaurant des pauvres et des gens pressés. Il ira au Grill.

Le maître d'hôtel l'accueillit, semblait le reconnaître. Il choisit soigneusement sa place. Loin de la porte, une des banquettes ovales, à gauche. Il prévint le maître d'hôtel : « Je ne suis pas pressé ce soir ». Il commanda un grand repas, demanda la liste des vins, choisit : « Une bouteille, oui, une bouteille », dit-il au garçon. Dans une demi-heure l'orchestre se mettra à l'oeuvre. D'habitude il le trouvait insupportable. Ce soir il attendait son tintamarre avec impatience. Et puis, il était bien placé pour regarder les danseurs, de loin, sans être vu.

Benoit essayait de manger lentement mais ne parvenait qu'à espacer les bouchées, les prendre par saccades. Une fois dans sa bouche, il les engloutissait précipitamment. Il n'avait même pas faim. Le vin le plongeait dans une hébétude plus proche de la panique que du bien-être qu'il espérait, qu'il attendait.

Quelques couples gagnèrent la piste. La musique était

assourdissante. Décidément il était trop loin pour discerner les chutes d'épaules, les hanches des danseuses. De sa banquette il ne pouvait voir que des ombres enlacées, des hommes et des femmes qui se serraient. Ils lui apparaissaient tous ridicules et désespérés. Cet empressement à sautiller masquait une crainte, un manque de courage.

C'était la première fois que Benoit venait seul au Grill. D'habitude, il se contentait des petits repas de l'Auberge. Le Grill c'était le restaurant de Mireille, son idée du luxe, le lieu inaccessible sans la présence d'un homme. Il l'avait connue au bureau de Pierre. Elle n'était alors que secrétaire. Elle se plaignait de ne trouver à Ottawa que des hommes de passage mais accueillait avec joie les invitations de Benoit, empressée et pleine d'espoir. Pourtant Benoit n'avait rien à se reprocher. Il l'a prévenue dès le départ qu'il n'avait pas l'intention de se marier, ni avec elle ni avec personne d'autre. Mireille était seule à Ottawa, ses parents sont restés à Alfred. Au début elle était flattée par l'attention de Benoit. Elle, petite secrétaire, sans grande beauté, et lui, jeune avocat brillant. Elle lui racontait les aventures de ses copines de bureau, lui donnait des nouvelles de ses parents, de ses frères, de ses cousins. Benoit aimait l'écouter même s'il s'ennuyait légèrement. Cela lui évitait de parler, et il n'avait rien à dire. Ils dînaient au Grill, dansaient. Puis elle montait dans sa chambre. Ils se déshabillaient, faisaient l'amour et elle repartait vers minuit. Le lendemain Pierre aurait une dure journée et elle devait être au bureau à huit heures et demie. Il la voyait cinq, six fois par an. Quand elle proposa de venir à Montréal, il fit la sourde oreille. Elle n'insista pas. Il la prévenait de sa visite à Ottawa une semaine à l'avance pour qu'elle fut libre. Il lui apportait toujours un parfum ou un foulard. Une fois, la jeune fille qui partageait son appartement était en voyage et Mireille invita Benoit chez elle. Elle prépara un dîner semblable à celui du Grill, fit jouer des disques de musique douce. Ils firent l'amour sur son lit. Malgré l'insistance de Mireille, Benoit refusa de passer la nuit dans l'appartement. Il devait rentrer à son hôtel. Il avait des documents à consulter avant la rude journée qui l'attendait. Il la quitta en fuyant.

A partir de cette soirée quelque chose a changé dans leurs rapports. L'innocence, l'imprévu en ont disparu. Pour Benoit, Mireille était toujours la même : sa maîtresse d'Ottawa. Elle devenait plus capricieuse, ne montait plus dans sa chambre sans qu'il insistât, prétextant la fatigue, le mal de tête. Il y a deux ans, Benoit lui téléphona de Montréal pour la prévenir de sa visite. Elle s'excusa, refusa de le revoir. « J'ai maintenant quelqu'un », se contenta-t-elle de dire. Benoit avait toujours délibérément évité toute interrogation sur la vie sentimentale et sexuelle que Mireille pouvait avoir entre ses visites. Il croyait fermement qu'aucun autre homme ne vînt déranger sa paix et sa quiétude en son absence. Il ne cherchait pas à être détrompé. Il fut déçu que Mireille ne veuillât plus le voir.

A chacune de ses visites à Ottawa il passait deux, parfois trois nuits. L'une était toujours réservée à Mireille. Et ce soir il n'avait même plus envie de voir Pierre. Il aurait pu téléphoner à Mireille. Peut-être ses amours n'ont pas eu d'aboutissement. Et si elle était déjà épouse et mère ? Benoit préférerait n'en rien savoir.

Il regardait les danseurs tourner. Il y a longtemps qu'il n'a pas été sur une piste. Il essaya de se rappeler des lieux où il avait dansé, et des occasions, mais seuls quelques visages estompés incertains, presque indistincts remontaient à la surface. Il regardait les femmes dans la salle. Aucune n'était seule. Y en aurait-il qui répondrait à son appel, qui consentirait à partager sa banquette ? Il aurait peut-être envie alors de se rendre à la piste et de tenir par la taille un corps inconnu.

Il déposa sa serviette sur la table, se leva pour se rendre aux toilettes. Il fallait traverser la salle puis longer un couloir. Ses jambes étaient lourdes mais il ressentait un bien-être semblable à celui du sommeil de fin de nuit, un mélange d'hébétude, d'oubli et d'indifférence.

Il se tint devant le miroir et se regarda. Une femme, n'importe laquelle serait là, devant lui, ignorant son identité. Voudrait-elle de lui ? Qu'avait-il à lui offrir ? Une chevelure abondante mais grisonnante, un dos rond, des épaules qui s'affaissaient et sous les yeux des poches récalcitrantes, per-

sistantes, qui ne veulent plus disparaître. Il respira profondément, se peignit, ajusta sa cravate et s'efforçant de se maintenir droit, regagna d'un pas ferme sa banquette. Il commanda un cognac. La musique venait de s'arrêter. N'était-il qu'un visage dans un miroir, une ombre dans des toilettes ? Il n'était pas un homme de cinquante ans. Il n'était pas cela. Il se voyait le lendemain matin, se rendant au bureau du sous-ministre. Les secrétaires, les jeunes fonctionnaires pleins d'égards, d'empressement. Tout le monde se mettrait au garde à vous d'un simple geste, d'un mouvement du doigt. On l'attendait. Il était l'un des plus grands juristes du pays. On le conviait à grands frais pour entendre ses paroles. A la salle de conférence il y aurait une vingtaine de fonctionnaires avec des blocs et des crayons, tendus, attentifs, enregistrant ses avis, débattant intérieurement ses jugements. Des hommes importants, toutes affaires cessantes, consacraient une journée suspendus à ses lèvres, dans l'attente d'un pouvoir qu'il serait seul à détenir, et pour longtemps. Il mit des années à le conquérir et le gagna de haute lutte.

« Toi, tu as épousé le droit », lui disait souvent Edna, sa maîtresse de Montréal. Elle aussi a vieilli sans avoir d'enfant, sans se marier. Elle n'attendait plus rien de lui. Il l'avait connue à un moment propice. Elle venait de briser une liaison désespérée. Comme lui, elle cherchait un homme avec lequel elle ferait l'amour, tranquillement, régulièrement, qui lui apporterait enfin la douceur, le calme. Ils ne se parlaient jamais d'amour. Ils se touchaient avec appétit et se confiaient les soucis de leur vie professionnelle. Edna est professeur d'anglais. « Tu as tout sacrifié pour être un grand juriste », lui dit-elle voici deux semaines. Samedi était leur jour. Ils se donnaient rendez-vous au restaurant et passaient la nuit soit chez elle soit chez lui. « Tu n'as pas voulu d'enfant et tu ne t'encombres pas de femme. Tu es respecté, entouré d'estime et d'admiration. Tu as réussi. » Il poursuivit sa réflexion dans le silence, sans qu'elle ait à lancer ses mots comme des cailloux dans une eau tranquille. « Et ensuite ? » Elle s'adressait à elle-même ces reproches sans avoir le courage de se regarder dans un miroir. Samedi, quand elle a téléphoné, il s'est dit qu'il pourrait encore l'épouser, qu'il

devrait peut-être le lui proposer. Il s'est senti paralysé et se contenta de dire qu'il ne se sentait pas bien, qu'il préférerait rester seul. Edna ne posa pas de questions. Elle lui demanda s'il avait besoin d'elle, puis raccrocha.

Il regardait des hommes et des femmes se rejoindre dans la salle, s'exclamer de plaisir de se revoir. Ce devait être le début d'un congrès. Benoit commanda un autre cognac. Le garçon lui fournit le renseignement attendu. Oui, c'était le début d'un congrès de dentistes.

« J'aurais dû être un dentiste », se dit Benoit. Il pensa au sien. Les grands problèmes de la vie ne seraient pas dif-fus, accrochés à un brouillard de mots. Tout se réduit à un mal précis, localisé, que l'on soigne. Le dentiste est le maître de ses outils. Il sait où est le mal et comment le réduire et l'éliminer. Toute réflexion paraîtrait oiseuse. Tandis que lui... Se trompait-il quand il tranchait un débat de son autorité? On croyait toujours que ses jugements étaient mûris, le fruit d'une longue recherche. Or, il ne faisait que suivre son intuition. Comment savoir s'il se trompait? Le mal qu'il soigne est diffus, insaisissable.

Benoit quitta le restaurant. Il ne ressentait plus de bien-être mais la lourdeur de l'engourdissement. Par moments la lucidité fugace le saisissait, l'empoignait. Il se fit couler un bain. L'eau le terrifia. Il se déshabilla, regarda la baignoire et se sentit menacé par l'eau. Jamais plus il ne se laisserait ainsi envahir de toute part, investi, enveloppé. Il se mit au lit, éteignit la lumière. Demain on l'écouterà, tout le monde sera suspendu à ses lèvres, on prendra des notes, on enregistrera ses paroles. Dieu, quel ronron que le droit, et quel ennui! Quel long, quel interminable engourdissement! Benoit se voyait dans le noir, avançant d'un pas lourd. Le sommeil allait enfin le gagner. Allait-il d'un dernier sursaut le repousser? Quel ennui cet amoncellement d'articles de loi. Il ne lui restait plus qu'à s'abandonner. Tout lâcher. Peut-être qu'au bout du sommeil, qu'au plus fort de l'engourdissement. Peut-être...